

Guillaume de Grimoard, le Bienheureux pape Urbain V 1310 – 1370

*Où l'on voit que les soucis des hommes du XXI^e siècle
étaient déjà bien ceux du XIV^e siècle*

Douzième pape français, 200^e des 262 papes, Guillaume de Grimoard est né en 1310 dans la province du Languedoc, plus précisément en Lozère dans le vieux château familial de Grizac, commune du Pont de Montvert. Pays cévenol rude et beau, famille déjà ancienne et réputée pour son courage et ses vertus chrétiennes, notamment d'humilité, de justice et de tempérance. Son père, chevalier courageux à la guerre montrait douceur et compassion envers les pauvres. Rempli d'horreur pour la licence des camps, il n'imita pas les débauches des hommes de guerre. Sa mère, Amphélise de Montferrand, d'une famille plus illustre avait une réputation de grande charité et même de sainteté déjà de son vivant. C'est elle qui disait à son fils lorsqu'elle était déconcertée par des réactions inhabituelles à son âge : « *Mon fils, je ne vous comprends pas ; mais Dieu vous comprend.* » Son parrain, Elzéar de Sabran, et sa femme Delphine furent canonisés comme modèles des chastes époux à l'image de Saint Joseph et de la Vierge Marie.

Voilà pour le contexte géographique et familial. Le contexte historique, c'est en France, la fin du grand règne de Philippe le Bel, la guerre de Cent Ans et les ravages des Grandes Compagnies. En Europe, la menace de la poussée musulmane. En Italie, les luttes perpétuelles entre les cités italiennes ; à Rome, une révolution en chasse une autre durant l'espace de soixante-dix ans obligeant la papauté à chercher refuge à Avignon d'où elle put préserver un espace de culture et de

rayonnement spirituel loin des pressions.¹ Pour l'Eglise, c'est un temps de contraste entre la licence et le peu de zèle d'une partie du clergé et du peuple chrétien à sa suite, et la réforme de plusieurs ordres monastiques encouragée par le rayonnement de nombreux saints comme St Vincent Ferrier, Ste Brigitte de Suède, Ste Catherine, sa fille, Ste Catherine de Sienne, le Bienheureux Pierre Thomas, St Elzéar de Sabran, etc. Pour la culture, c'est la première Renaissance : quand toute l'Europe était encore un peu barbare, avant même l'Italie trop occupée par ses luttes fratricides, le midi de la France est un foyer de lumière où les arts et les lettres s'épanouissent sous l'impulsion des papes d'Avignon. C'est là que Boccace, Pétrarque, Simone Martini et tant d'autres viennent chercher l'inspiration.

Voici le siècle que notre Guillaume de Grimoard, devenu pape en 1362, eût à affronter avec science, énergie et sainteté.

Pour illustrer notre propos, quelle meilleure démonstration que le témoignage aujourd'hui d'un grand protestant cévenol, et de ce fait peu suspect de bienveillance particulière envers un illustre représentant de l'Eglise catholique. Charles Pomaret, ancien ministre, qui a été maître des requêtes au Conseil d'Etat et député de

¹ Clément V s'installe à Avignon en 1309 et Clément VI officialise la situation en achetant Avignon en 1348 à la comtesse de Provence, Jeanne 1^{ère}, reine de Sicile. Les papes quitteront définitivement la ville en 1417. Avignon restera possession de la papauté jusqu'à la Révolution, gouvernée par des légats. La présence des papes fera d'Avignon une grande place financière européenne et un grand foyer d'humanisme.

Florac a prononcé une conférence publiée en 2003².

Nous le laissons présenter lui-même son compatriote et nous reprendrons ensuite les grandes lignes de l'action du bienheureux pape.

Le bienheureux Urbain V vu par un protestant

« Avec vous je vais dévaler les pentes de Grizac, je vais descendre dans la plaine pour accompagner rapidement Guillaume de Grimoard dans son exceptionnel sacerdoce, de moine bénédictin et de pape d'avant-garde, dans son étonnante carrière d'homme d'Etat. Nous allons voir qu'il fut un pape austère, ascétique, pourchasseur d'abus, redresseur de torts. Un pape dont les connaissances allaient jusqu'à la limite du savoir de l'époque. Un pape démocrate, progressiste dans le meilleur sens du mot, préférant les pauvres aux riches et voulant, pour le pauvre, autant de savoir que pour le riche. Un pape diplomate, sachant dénouer les intrigues et les complots – et Dieu sait s'il y en avait à l'époque ! – Un pape à la fois résistant, qui, avec Duguesclin, soutient son roi, le roi de France, et européen qui, le premier au monde, assurément, travaille à l'Europe des patries par sa médiation constante entre ses collègues temporels, le roi de France, le roi d'Angleterre, et l'empereur du Saint-Empire. Enfin, un pape de réconciliation religieuse, le premier formulateur, assurément, de l'œcuménisme.

« A douze ans, nourri de foi chrétienne et d'un savoir plus qu'élémentaire, il « descend » à Montpellier, qui est la métropole languedocienne célèbre, déjà, par ses études de Droit et de Littérature.

« Lorsque le cycle de ses premières études est terminé, il va à Toulouse pour faire quatre ans de Droit. Et là, ses maîtres, éblouis par son intelligence, par ses capacités, lui font entrevoir une chaire de Droit. Mais brusquement, sans rien dire à personne, il remonte en Lozère, à Chirac, au pays de sa mère, et sans avoir consulté personne, il embrasse aussitôt la vie monastique. Il entre dans un couvent de douze moines de l'Ordre de Saint-Benoit et prend l'habit de moine bénédictin qu'il ne quittera jamais, même comme ambassadeur, même comme pape, même sur son lit de mort.

« Il est assez vite appelé au berceau de son Ordre qui était l'Abbaye de Saint-Victor, à Marseille, fichée sur le rocher qui domine le port. Et là, d'ordre de son prieur, à cause de son exceptionnelle capacité en droit canon, il est envoyé pour accomplir des stages à Toulouse, à Montpellier, à Paris, à Avignon.

« Il devient rapidement le plus grand théologien, le plus grand canoniste de sa génération. En 1342, il est fait Docteur. Il a 32 ans. Dès lors, Urbain V a beaucoup voyagé, comme étudiant, comme professeur, comme moine, comme légat, comme pape.

« Comme professeur de droit canon, notamment, il a enseigné à Toulouse, à Avignon, à Paris. Il connaît un grand succès, et, comme pour le moine breton Abélard, deux siècles plus tôt, des milliers d'auditeurs se pressent au pied de sa chaire.

« Du coup, les chefs de l'Eglise s'intéressent encore plus à lui. Le voilà vicaire général d'un grand diocèse à Clermont, puis vicaire général à Uzès ; puis encore prieur à Auxerre. A Auxerre, son savoir, sa célébrité attirent assez rapidement sur lui l'attention du pape français d'Avignon, le grand pape

² In « Société des Lettres, Sciences et Arts de la Lozère. Revue du Gévaudan des Causses et des Cévennes » 2^e semestre 2003.

Clément VI. Et le pape appelle le jeune Grimoard à Avignon.

« Donc le pape, à Avignon, a deviné les qualités exceptionnelles de Guillaume de Grimoard et lui confie une première mission difficile. Et le grand commis voyageur en théologie devient un grand commis voyageur en diplomatie. Il s'agit, pour la première mission, de ramener à plus de discrétion l'archevêque de Milan, joyeux garçon, mais enclin à empiéter sur le pouvoir temporel du pape, absent d'Italie. Cet archevêque, Visconti, comprend très vite. Il est intelligent et s'incline devant son cadet, simple moine devenu ambassadeur, mais un ambassadeur qui ne plaisante pas.

« Le successeur de Clément VI utilise aussi comme ambassadeur le futur Urbain V. Il l'envoie en Italie, notamment à Rome. (...) A chaque fois, le moine prieur d'Auxerre, Guillaume de Grimoard, fait triompher l'autorité du Saint-Siège. Sa réussite est telle, dans ses légations successives, que lorsque l'abbaye de Saint-Victor se trouve libre, le pape reconnaissant y nomme son ambassadeur préféré.

« Là, il commence à s'attaquer à la rénovation de l'abbaye, mais le pape ne lui en laisse pas le temps. En 1361, -il a cinquante et un ans- le pape lui confie encore une mission très délicate à Naples, où la fameuse reine Jeanne, belle mais un peu légère, qui vient de perdre son mari, a bien besoin, face à des populations remuantes, d'un conseil et d'un soutien.

« Parti moine de Marseille, en arrivant à Naples il trouve une tiare. Fait remarquable, rare, unique dans l'histoire de l'Eglise, un simple moine, abbé, même pas évêque, est élu pape. Il a alors 52 ans. »

« Dès son couronnement, il veut marquer que son pontificat va s'engager sous le signe de l'austérité. Tous est prêt, selon l'usage traditionnel, pour que le pape

traverse une ville enrubannée, sur un cheval au harnais d'or, entouré d'une multitude de princes et d'évêques à cheval. Il refuse cette cavalcade. Il garde sa robe de bénédictin, il ne quitte pas le château... Il y consacre des heures à écrire lui-même aux souverains catholiques d'Europe. Et même le roi de France, qui vient de s'installer en face, à Villeneuve-lez-Avignon, ne peut que s'agenouiller devant le pape. Il est privé de cérémonie. Venu pour le cortège qui n'aura pas lieu, il veut à tout le moins obtenir d'Urbain la création de quatre cardinaux de son choix. Urbain V refuse.

« L'éclat d'Urbain V comme canoniste et comme diplomate était tel que toute la chrétienté s'était réjouie de son élection. Un très grand pontificat commence, qui va durer plus de huit ans. »...

Après cet hommage de Charles Pomaret, nous allons analyser ci-après les aspects les plus saillants de ce pontificat.

L'homme de sciences et le mécène

Le futur Urbain V se distingua très vite comme un esprit très brillant. Après avoir étudié les belles-lettres à Montpellier, il s'en fut à Toulouse apprendre le droit civil. Alors qu'il commençait à être remarqué pour sa sagesse, sa tempérance et sa science, il regagna ses montagnes pour y prendre l'habit monastique des bénédictins. Après avoir reçu les ordres, il fut envoyé par ses supérieurs parfaire son instruction en étudiant la théologie et le droit ecclésiastique à Montpellier. Honoré du titre de docteur en droit, sa réputation le fit réclamer pour enseigner à Montpellier, Paris, Toulouse et Avignon où il était considéré comme l'un des hommes les plus savants de son temps.

Ce goût de l'étude et de l'enseignement ne se démentit jamais et devenu pape il ne cessa de favoriser l'étude par tous les moyens et les étudiants vinrent en foule suivre les cours. Il fallut créer d'autres universités. En effet, le pape n'eut de cesse de permettre à tous ceux qui s'en révélaient capable d'accéder à l'instruction. Ainsi, les polonais ayant peine à venir en France ou en Italie à cause des guerres continuelles, le pape créa en 1364 une université à Cracovie où il envoya les meilleurs professeurs. Il fit la même chose à Pecz, en Hongrie, à Vienne et à Genève.

Il fonda les universités d'Orange et d'Angers et institua en de nombreux lieux des facultés de droit civil, de droit ecclésiastique, de théologie et de lettres.

Il accorda d'immenses privilèges aux universités de Bologne et de Paris et réforma en profondeur cette dernière en y apportant des règles très précises (règlement de 1366). Il promut aux dignités ecclésiastiques les clercs les plus savants, s'entoura d'hommes de lettres et ranima partout le goût de la science ecclésiastique.

Mais sa générosité ne s'arrêta pas aux clercs : il voulut que nul ne fût empêché d'étudier et il créa en divers lieux des « studiums », ces internats, fonctionnant comme des petites facultés pluridisciplinaires, qui n'étaient pas des maisons pour futurs clercs, comme celles qui existaient alors, mais des maisons pour tous, riches ou pauvres, quelle que soit leur origine ou leur but dans la vie. Pour les pauvres, non seulement l'enseignement était gratuit, mais encore Urbain V finançait par un système de bourse leurs autres dépenses.

« A un moment donné, il y a en Europe, 1 400 bourses d'étudiants créés et payés par la cassette papale » rapporte notre ami Pomaret. Il leur fournissait des livres, des

vêtements et pourvoyait à leur nourriture. Beaucoup, devenus clercs, jouèrent un grand rôle dans la réforme de l'Eglise qu'il entreprit ; certains devinrent évêques et illustrèrent les conciles de Pise et de Constance.

D'autres restèrent de simples laïcs et comme d'aucuns lui en faisaient le sévère reproche, observant que c'était de l'argent perdu pour l'Eglise puisque beaucoup de ces étudiants ne seraient pas des clercs. Il leur répondait que « quel que soit leur état et ce qu'ils feraient dans la vie, il leur serait toujours utile d'avoir appris. » Il pensait d'ailleurs que la science aide l'homme à pratiquer la vertu : en élevant son esprit au-dessus des choses terrestres, il lui fait oublier le monde, les plaisirs, tout ce qui le détourne de Dieu. Pour Urbain V, il est utile que chacun selon son état –père de famille, clerc, artisan ou chef de guerre– assume mieux ses responsabilités s'il est instruit à la mesure de ses capacités.

Leçon pour nous, qui croyons avoir attendu vingt siècles pour donner leur place aux laïcs dans l'Eglise.

Autre façon d'aider financièrement les étudiants était de diminuer leurs dépenses. Pour cela, il édicta des règles bannissant les habitudes somptuaires de la vie étudiante : « les habits des étudiants devaient être communs et grossiers. Les riches étoffes étaient proscrites. Ainsi le luxe des étudiants ne pouvait ruiner leur famille. Les riches n'humiliaient pas les pauvres et ne les forçaient pas à s'éloigner de l'école » raconte l'abbé Magnan dans son livre très fouillé sur Urbain V.³

Au fond, il n'y a que peu de temps qu'on jeté aux orties les uniformes dans les écoles au nom de la liberté. Et chacun connaît les rivalités de « marques » et les moqueries et vexations ou au contraire, préoccupations et surenchères artificielles

³ L'Abbé Magnan – *Histoire d'Urbain V et de son siècle*, d'après les manuscrits du Vatican – Paris A. Bray, 1862.

qui s'ensuivent. Sans parler des rackets qui parfois tournent mal.

Plus que jamais, la sagesse d'un Urbain V est un enseignement d'une actualité brûlante.

A côté des études et des belles-lettres, il y a aussi les autres arts. Si Urbain V menait pour lui une vie très fruste, refusant tous cadeaux, gardant l'habit et les habitudes bénédictines, il aimait néanmoins encourager les arts et spécialement ceux qui contribuent à magnifier le culte rendu à Dieu ou à affirmer la grandeur de l'autorité pontificale : « Grâce à Urbain V, une nuée d'artistes vient enrichir le Château des Papes. Ce sont des miniaturistes, des enlumineurs, des graveurs, des tapissiers » (Pomaret). A l'abbaye du Monastier, dont il fit restaurer l'église et le cloître, il offrit une châsse somptueuse ; un peu partout, à Montpellier, Mende, Ispagnac, Bedouès, il fait travailler des artisans pour créer des reliquaires, divers objets de culte, vitraux, ornements, etc.

Pétrarque avait une admiration sans borne pour ce lettré. De tous les points d'Italie, les savants accouraient à la cour pontificale, fuyant la guerre civile chronique en Italie.

Le réformateur

La peste de 1348, puis celle de 1361 avaient désorganisé toute vie sociale et tous les repères avaient éclaté devant le « sauve qui peut » général. Comme s'ils avaient voulu conjurer la mort en s'adonnant au plus vite à tous les plaisirs, les habitants des villes couraient se réfugier aux champs où ils n'étaient plus retenus pas la crainte des lois et du scandale.

Chacun fuyait ; les monastères eux-mêmes se vidaient et moines et moniales se dispersaient pour fuir la maladie. Les évêques et les prêtres soit, fuyaient aussi ou s'enfermaient dans leur palais, soit –et il en fut aussi beaucoup- ils passaient leur temps à donner les derniers sacrements aux mourants mais l'Eglise n'était plus gouvernée.

Lorsque le danger fut passé, les survivants rentrèrent chez eux, les moines et moniales regagnèrent leurs couvents et les évêques leur cathèdre. Mais les habitudes et les mœurs avaient changé. Les uns et les autres avaient pris goût à l'indépendance et à la vie mondaine ; ils cherchèrent à transposer dans leur monastère la liberté d'allure à laquelle ils avaient goûté. Comme une revanche sur la peste, la mort et le drame, les survivants se jetèrent dans le luxe, le goût de l'apparence, l'indiscipline et le désir de jouissance. Il faudra longtemps pour revenir à la sagesse.

C'est dans ces circonstances qu'Urbain V donna l'exemple d'un pape très pieux et presque austère. N'était son goût pour les splendeurs des objets liturgiques et la magnificence de ses constructions, on aurait presque dit qu'il redoutait le faste et l'éclat. Mais si rien n'était trop beau pour le service de Dieu, pour lui-même et pour le gouvernement de l'Eglise il est resté indéfectiblement bénédictin dans l'esprit et dans la lettre.

Devenu pape, il ne voulut pas quitter sa robe de moine et apparut souvent aux festivités publiques en cette tenue. Il jeûnait deux ou trois fois par semaine et lui, si généreux pour les autres, se contentait d'une nourriture frugale et d'un lit très rude. Il se confessait tous les jours avant de célébrer la messe.

Donnant lui-même l'exemple d'une vie parfaitement chrétienne il pût d'autant mieux l'imposer aux autres. Il commença sa réforme par les cardinaux. : Il mit de

l'ordre dans leurs serviteurs –qui faisaient la loi-, dans leur maison -on dit qu'ils étaient mieux logés que leur chef !-, abolit le droit d'asile qui faisait des maisons cardinalices de véritables repaires de brigands, règlementa l'usage du vin, et rappela les cardinaux à leurs devoirs.

Ensuite les évêques. Il leur rappela leur devoir de résidence et les renvoya de la cour pontificale au motif qu' « une barque sans pilote ne peut éviter les écueils et périt misérablement. » Ayant appris qu'un grand nombre d'évêques se trouvaient à la cour de Naples, il donna l'ordre à l'archevêque de rappeler en son nom à ces prélats le devoir de la résidence et de les engager au plus tôt à rentrer dans leurs diocèses. Il réprima durement la simonie et interdit la pluralité des bénéfices. Pour ses nominations, il n'écoutait ni les prières des rois ni les supplications de ses amis et ne favorisa jamais ni sa famille ni ses proches. Il remit de l'ordre dans les mœurs et la pratique religieuse. On dit qu'à Rome, pendant le court espace de trois ans où il y demeura, plus de 20 000 hommes reçurent pour la première fois les sacrements de l'Eglise.

Les Frères prêcheurs et les Frères mineurs visitèrent par son ordre les monastères et les hôpitaux et se firent rendre compte de l'emploi des revenus.

Jaloux de l'indépendance de la papauté vis-à-vis des puissances temporelles, il refusa par exemple tout cadeau de Jean le Bon. Celui-ci voulant lui faire plaisir quand même voulut offrir six cents livres à son père en remerciement de l'aide décisive que Guillaume de Grimoard son père avait apporté à Jean le Bon pour rassembler la rançon qui le délivra des Anglais. Urbain V poussa son père à refuser le cadeau, et à obtenir à la place une exemption d'impôts pour tous les habitants des terres de Grizac, Bédouès, Bellegarde et Montbel. Cette exemption a duré jusqu'à Louis XIV et ces terres sont

connus encore sous le nom de « terres d'aubaine ».

Il encouragea les clercs et les moines à se bien conduire et punit très sévèrement les abus en tous genres et attitudes « mondaines ».

Il rétablit la justice, bannit les usuriers et châtia les voleurs.

Le roi de France et l'empereur lui écrivirent pour le féliciter de toutes ces mesures et en accord avec le roi de France, il défendit par décret dans le Comtat-Venaissin le luxe et les modes indécentes ou ridicules : Pétrarque dit qu'on n'y voyait que de longs cheveux, des souliers à la poulaine « pointus comme la proue des galères » des cheveux entortillés de peignes d'ivoire plantés sur le front des hommes. « Chaque siècle a ses hippies » commente Pommaret. Bref ! Les hommes durent porter des cheveux plus courts et des vêtements plus longs et plus modestes.

Mais la réforme ne devait pas s'exercer seulement sur le mode de vie des gens mais aussi plus profondément sur la sauvegarde de la doctrine chrétienne. Le désordre de mœurs n'était que le reflet extérieur du désordre des idées et Urbain V eut à lutter contre plusieurs hérésies : les restes des Vaudois retirés dans les montagnes de Provence et du Dauphiné et qui préparaient les voies au protestantisme.

Les Fraticelles (royaume de Naples) attiraient la bienveillance du peuple par leur apparence extérieure humble et mortifiée. Ils se réfugièrent ensuite à Pérouse et y provoquèrent de grands troubles.

Les Sociniens, à Venise, croyaient à la parole d'Aristote plus qu'à celle du Christ. Intoxiqués par Averroès, ils enseignaient l'éternité de la matière et le plus grossier panthéisme. (Ils persécutèrent Pétrarque).

Le frère Denys, fraticelle déguisé qui enseignait la théologie à Paris, prétendait que Jésus-Christ et les apôtres ne possédaient rien en propre et que la loi du divin amour ne comporte pas la propriété d'un objet quelconque. La Sorbonne l'accusa d'hérésie et Urbain V, après l'avoir étudiée, condamna sa doctrine et le contraignit à se rétracter solennellement.

Des erreurs se glissaient dans les deux universités d'Angleterre et préparaient la voie à Wiclef et aux protestants. Les erreurs les plus flagrantes du pélagianisme et du naturalisme commençaient à se répandre. Les sectaires niaient, comme plus tard les protestants, la nécessité du baptême, le péché originel, l'éternité des peines de l'enfer et la grâce divine. Etc.

Aidé de Simon de Langhan, archevêque de Cantorbéry qu'il nomma cardinal, Urbain V enquêta soigneusement et condamna 30 propositions hérétiques.

En bref, Urbain V nomma des cardinaux, des évêques, des professeurs, partout des gens compétents et bien instruits (comme nous l'avons vu plus haut) pour restaurer la foi catholique là où elle était insidieusement attaquée. Pour un temps, la foi fut préservée et les idées prétendument nouvelles jugulées. Les ordres religieux connurent un nouvel essor et on peut penser que ces germes du protestantisme eussent été pour longtemps étouffés si n'était advenu le grand schisme qui, en mettant l'anarchie partout, a brutalement ouvert les voies à l'indiscipline la plus grande à nouveau, tant dans les mœurs que dans la doctrine. Profitant de ce climat d'anarchie, Wiclef put tranquillement renouveler ces erreurs, recruter des disciples et se former un parti puissant qui subsista jusqu'à la Réforme.

L e bâtisseur

S'il voulait des fondements stables à la foi catholique et à la piété des fidèles, Urbain V tenait aussi à donner aux populations qui dépendaient de lui la protection de murs puissants face à la menace des grandes compagnies et autres routiers qui ont ensanglanté ce siècle.

Pour assurer le développement universitaire dont nous parlions plus haut, il lui fallait aussi construire ces fameux « studiums » et des bâtiments universitaires neufs.

Les villes de Montpellier, Mende, Avignon, Marseille, Rome portent encore les traces de son génie de bâtisseur même si beaucoup de choses ont été détruites ou transformées.

Mais d'abord dans sa Lozère natale, il fonda une collégiale à Quézac, répara le monastère de Chirac en reconstruisant l'église sur le plan de l'église de Saint-Victor de Marseille. Il acheva la cathédrale de Mende et commença de la rebâtir à nouveau lorsqu'elle fut peu après détruite par un incendie. Malheureusement, il ne put voir la fin des travaux.

A Montpellier, où il développa particulièrement la science et l'étude il s'inquiéta de voir réduits à néant ses efforts : si les routiers la ravageaient, c'en était fini des studiums, de la faculté de médecine et autre ; il décida donc de la protéger par des remparts inexpugnables et commença les travaux en 1366. De même, la ville devenant chaque jour plus importante par son commerce et par ses écoles, il voulut la faire communiquer à la mer par un large canal qui devait aboutir à l'étang des Lattes, reliant Maguelonne à Palavas et fit commencer là aussi les travaux.

L'empereur Sigismond, se rendant à Perpignan quelques années plus tard admira les travaux et les plans ingénieux d'Urbain V. Hélas, les guerres de religion eurent raison de tant d'ingéniosité et Henri IV en en parcourant les ruines ne put que s'exclamer avec admiration et regrets que « Son cousin de Châtillon avait défait en niais ce que le pape Urbain avait fait en grand homme et en grand esprit. »

Aujourd'hui encore, les professeurs de la faculté de médecine ont gardé sur leur robe le camail qui leur avait été octroyé par Urbain V.

A Marseille, l'ancien abbé de Saint-Victor fit agrandir et décorer l'abbaye, la protégea par une enceinte fortifiée.

Avignon. Toujours dans un souci militaire de défense, Urbain V fit environner la ville de remparts ; dans le château il fit aplanir la cour d'entrée, celle où a lieu désormais chaque année le festival d'Avignon ; il y fit creuser un puits, et redécorer tout le palais, faisant ainsi vivre des quantités d'artistes.

Son retour à Rome (30 octobre 1367) fut l'occasion là aussi d'entreprendre de grands travaux de rénovation : Il restaura les églises de St Pierre et de St Paul et celle de St Jean de Latran. Là, il ordonna des fouilles et découvrit les têtes de St Pierre et St Paul que l'on croyait perdues. Il fit restaurer complètement le Vatican qui dès lors devint la résidence des papes et, dans l'intention de faire travailler tous les chômeurs de Rome, il y créa les fameux jardins que l'on peut voir encore aujourd'hui.

L'européen, le diplomate et le pacificateur

Le bienheureux pape Urbain V nous intéresse particulièrement aujourd'hui parce qu'il était un précurseur - comme l'a souvent été l'Eglise - et ses préoccupations étaient au fond les mêmes que celles que nous connaissons aujourd'hui. Très troublé par toutes les guerres et actes de violence qui ensanglantèrent le XIV^e siècle, il n'eut de cesse, notamment par l'entremise de son bras droit, le cardinal Albornos, de jeter les bases d'une paix qu'il espérait durable et d'étendre la civilisation partout en Europe.

Nous avons laissé Charles Pommaret évoquer ses missions diplomatiques avant son élection au Saint-Siège. A peine élu pape, son objectif était de retourner à Rome (d'où le nom d'Urbain), mais pour cela, il fallait reconquérir ses Etats, y ramener le calme et pacifier toutes ces cités italiennes qui ne pensaient qu'à en découdre sans cesse entre elles, attisées notamment par Barnabo Visconti, le duc de Milan qui ne pensait qu'à tirer profit du désordre.

Il commença par envoyer son fidèle et irremplaçable Albornos reconquérir les Etats Pontificaux. Celui-ci conjugua succès militaires continus et remarquables à une très habile politique où sa prudence démasqua une à une toutes les ruses des ennemis de l'Eglise. Eminent juriste il donna les lois les plus sages à l'Etat pontifical reconquis. Pour reprendre l'heureuse expression de Magnan, « il en fit ainsi deux fois la conquête, par les armes et par les lois. Sans autre appui que lui-même, sans autre ressource que la souplesse de son esprit, il accomplit l'œuvre la plus difficile du Moyen Age. Il fit tout seul la conquête de l'état romain, et montra qu'il ne faut souvent qu'un homme pour faire triompher les causes les plus désespérées. »

Hélas, le cardinal Albornos mourut à Viterbe le 24 août 1367. La seconde phase avait déjà commencé.

L'Italie divisée en plusieurs petits états ne pouvait se défendre contre l'étranger. Or, l'Italie soumise à l'étranger ou à quelque prince italien, c'était l'asservissement et l'humiliation de la papauté. Urbain V ne pouvait courir ce risque. Pour maintenir l'intégrité de l'état romain, assurer la liberté des souverains pontifes et celle de l'Italie, qui en est inséparable, il conçut le projet de grouper autour de lui tous les états d'Italie en une sorte de ligue italienne dont il serait le chef. Avec l'aide de Mgr Alberti, évêque d'Auch, Urbain V entreprit les négociations. L'empereur et le roi de Hongrie furent les premiers à signer le 24 juillet 1367. Tous les états d'Italie suivirent, sauf Florence qui balançait entre le pape et Barnabo Visconti. Après beaucoup d'hésitations et de tractations, les florentins refusèrent d'accéder à la ligue italienne. Ils eurent l'illusion de rester neutres mais firent en fait le jeu du duc de Milan et furent la cause de bien des malheurs plus tard.

Cette forme de confédération sauva l'Eglise et l'Italie au XV^e et XVI^e siècle au moment des nombreuses invasions des français et des allemands. L'Abbé Magnan ajoute que « la politique inaugurée par Urbain V fut celle des grands papes des siècles suivants : elle fit la gloire d'Alexandre VI, de Jules II, de Léon X, de Clément VII. Elle prépara la grandeur de l'Italie, qui tint le premier rang parmi les états de l'Europe par ses richesses, par les sages institutions qui la régirent, par l'énergie qu'elle opposa à l'invasion, par les grands hommes de toute sorte qu'elle produisit. »

Mais il n'y avait pas que l'Italie qu'Urbain V a trouvée à feu et à sang. Si la guerre de Cent a connu quelque répit après le traité de Brétigny, en 1360, les mercenaires désœuvrés se répandirent sur les routes

(d'où le nom de « routiers ») pour tout dévaster encore. Urbain V, alliant diplomatie et fermeté, excommunia ces bandes avec force et les exhorta à partir en croisade, autant pour les éloigner des contrées européennes que pour tenter de desserrer l'étau des Turcs. Parallèlement, il exhorta les peuples chrétiens à une sorte d'union sacrée contre eux, déclarant maudits leurs enfants, jetant l'interdit sur les terres qui les nourrissaient et engageant chacun à « se lever avec courage », à unir ses forces contre cet ennemi commun. Il suscita une insurrection générale contre les routiers ou « Grandes Compagnies ». Partout en France, en Allemagne, en Italie, (seuls, les Florentins se montrèrent là encore au début récalcitrants), en Espagne et ailleurs on s'unit pour écraser les routiers dans des batailles sanglantes qui finirent par avoir raison de ces pillards. Magnan raconte même que lors d'une fameuse bataille près de Montauban, les cadavres des routiers que le pape avait excommuniés portaient le signe de la malédiction : ils étaient couchés le visage contre terre, tandis que les cadavres des soldats du roi étaient tournés vers le ciel. « On se plut à voir là un prodige glorifiant Urbain V et son autorité. » Depuis, la puissance des routiers déclina de jour en jour.

Malgré –ou peut-être à cause de– la mauvaise paix de Brétigny, la guerre de Cent Ans était sans cesse renaissante et Urbain V usa de son influence, qui était grande, pour contenir les prétentions du roi d'Angleterre (en refusant par exemple de célébrer le mariage du fils du roi d'Angleterre avec Marguerite de Flandre, union qui aurait d'un seul coup fait passer sous domination anglaise les Flandres, le Nivernais, la Bourgogne et l'Artois.), ou pour aider de ses subsides et de ses conseils le roi de France et Duguesclin.

Mais, en même temps, l'européen réagit au-dessus des luttes partisans ; inquiet d'une nouvelle flambée de violence entre

les français et les anglais, il quitte Rome et revient à Avignon dans l'intention de préparer une rencontre entre les deux rois pour leur imposer sa médiation. Malheureusement, il meurt peu de temps après son arrivée.

Antienne composée par l'abbaye
Saint Victor en 1381
Approuvée par le pape
Clément VIII en 1553

*Bienheureux Urbain V,
Sage réformateur du clergé
Et des ordres religieux,
Défenseur intrépide des droits
Et de la liberté de l'Eglise,
Ardent propagateur de l'Évangile
Parmi les nations infidèles,
Priez pour nous*

Tous les princes de la chrétienté, du roi de Danemark (qui d'ailleurs sera le premier à réclamer sa canonisation) jusqu'au roi de Bulgarie en passant par ceux de France, d'Allemagne, d'Aragon et toutes les autres têtes couronnées du nord au sud et de l'est à l'ouest entretenaient de riches correspondances avec lui ou venaient chercher conseil jusqu'en Avignon ou ensuite à Rome.

Et partout, comme nous l'avons vu, il étendait son influence en créant des universités, des écoles, en envoyant des professeurs et des savants et en diffusant la culture chrétienne dans toute l'Europe.

Il étendit d'autant mieux son influence qu'il jeta les bases, comme ses prédécesseurs à Avignon avaient d'ailleurs commencé à le faire, de l'administration pontificale telle qu'elle a duré jusqu'à la fin des États pontificaux. Il confia cette tâche à l'un des plus remarquables serviteurs que l'Eglise ait connu : le cardinal Albornos. Chef de guerre et fin juriste, Albornos consolida sa reconquête des États pontificaux par des lois sages et à

ce titre on peut dire qu'il fonda l'État pontifical moderne.

L'État pontifical avait gardé le droit romain dans toute sa pureté, à la différence des autres États qui avaient subi l'influence des barbares. Bologne possédait la plus célèbre de toutes les écoles de droit romain qu'il y eut au Moyen-âge. Sous l'impulsion d'Urbain V, Albornos a repris ce droit et l'a modernisé dans des constitutions appelées **œgidiennes**, du nom d'**œgidius** Albornos. Elles ont été confirmées par les papes suivants, devinrent le code de l'État ecclésiastique et eurent force de loi, avec quelques retouches et adaptations jusqu'à la fin des États pontificaux. C'est ainsi qu'Albornos peut être appelé le fondateur de la puissance temporelle des papes et qu'une partie de cette gloire revient au pape Urbain V qui l'assista de ses conseils et couvrit cette œuvre de son autorité.

L'œcuménisme

Il est encore un point où Urbain V fut un précurseur : c'est son zèle œcuménique.

Il ne lui suffisait pas de ramener le siège de la papauté à Rome et de remettre de l'ordre dans les affaires internes de l'Eglise, il était profondément sensible à l'éloignement des populations orthodoxes et voulut à tout prix réunir l'Empereur d'Orient, Jean Paléologue, à l'Eglise romaine.

Il multiplie les démarches, écrit avec autorité et néanmoins tendresse à Jean Paléologue et fait tant et si bien que l'empereur accepte que le pape lui envoie deux nonces pour entamer des négociations. L'empereur, impressionné par Urbain et par ses arguments fit savoir qu'il souhaitait venir à Rome afin de s'instruire dans la foi catholique. Outre la

conviction personnelle, il sentait bien que l'empire d'Orient menaçait ruine et que seule une réunion des deux églises pouvait le sauver.

Au début de 1369, Jean Paléologue et l'impératrice Hélène Cantacuzène arrivent à Rome avec une foule d'évêques, de seigneurs et de moines. Voici sept siècles, Rome n'avait pas vu l'empereur d'Orient.

L'empereur passe six mois à Rome s'entretenant fréquemment des choses de Dieu avec le pape qui le recevait à toute heure et sans rendez-vous. Quant il arrivait sans être attendu aux heures des repas, on lui préparait aussitôt un couvert et ils prenaient ensemble leur repas en discutant théologie. Jean Paléologue disait qu'il préférait ces repas simples et pauvres aux somptueux festins qu'on lui servait au milieu du tumulte et des pompes mondaines.

Durant ces longs mois de préparation, les cardinaux eux-mêmes eurent de longs entretiens avec lui, s'assurant de la sincérité de son abjuration et répondant à ses objections.

Le 8 octobre 1369, il abjura solennellement en présence de plusieurs cardinaux. L'abbé Magnan précise que dans sa profession de foi « il confessa la divinité de Jésus-Christ, l'union des deux natures dans la personne de Jésus-Christ, l'existence du purgatoire, la résurrection de la chair, l'efficacité des sept sacrements et tous les autres articles du credo catholique, notamment que le Saint-Esprit procédait du père et du fils.

Il reconnut le changement du pain et du vin au corps et au sang du Christ, la primauté de l'église romaine et l'autorité du pape sur les évêques et les patriarches eux-mêmes. » L'empereur et l'impératrice retournèrent à Constantinople forts contents du pape et des attentions dont ils avaient été l'objet. Beaucoup de Grecs furent touchés de la bienveillance du pontife et se convertirent.

On peut se demander avec le recul de l'histoire pourquoi ces événements qui semblaient si sensationnels et prometteurs à l'époque ont finalement été sans lendemain. Certains font grief à Jean Paléologue de n'avoir pas persévéré dans la vraie foi ; d'autres mettent en cause le clergé orthodoxe, divisé et très jaloux de ses prérogatives, qui a fait la sourde oreille aux volontés de ses chefs. La plupart des historiens ne semblent pas s'être intéressé beaucoup à la question et il y aurait là des recherches intéressantes à faire...

Sur le moment, tout l'Orient fut pourtant gagné par l'exemple des Grecs : Le patriarche des Nestoriens, Marauze, vint de Mossoul à Rome et s'y convertit entre les mains du pape. Toute sa politique tendait à instaurer un front d'états catholiques pour contenir l'Islam. C'est ainsi que la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie opposeront une barrière inexpugnable aux musulmans quand Constantinople sera tombé entre leurs mains. En Bulgarie notamment, ses missionnaires convertissent 200 000 princes et serfs.

Les Frères Mineurs allèrent en nombre sillonner la Lithuanie et la Géorgie et y firent des conversions en grand nombre.

Enfin, la plus célèbre des missions d'Urbain V fut celle qu'il envoya en Russie et jusqu'en Mongolie chez les Tartares afin de prendre l'Islam à revers. Les précédents papes d'Avignon avaient déjà envoyé beaucoup de missionnaires en Tartarie, voyant chez eux les adversaires naturels des Turcs et comptant sur eux pour ensuite servir de rempart aux musulmans. Urbain V envoya de nombreux Frères prêcheurs et Frères Mineurs accompagnés d'une lettre de recommandations et d'exhortations au grand Khan d'alors, le fameux Tamerlan. Celui-ci, après avoir ravagé la Pologne et la Russie, se retourna contre les Turcs à qui il fit une guerre sans merci, faisant même

prisonnier leur empereur, Bajazet, qu'il promena dans toute l'Asie dans une cage de fer.

Urbain V exerça son ardeur évangélisatrice jusqu'en Chine et créa le premier évêché de Pékin où il envoya un archevêque et soixante-dix missionnaires.

C onclusion : le Saint

La seule ambition de Guillaume de Grimoard était de devenir un saint. Lors de son élection pontificale il expliqua ainsi le choix de son nom : « Urbain V, parce que les quatre premiers Urbain ont été des saints. »

Et saint, il l'est devenu. D'abord à travers une vie intense de prière et de détachement de tout confort de ce monde pour être entièrement disponible à la volonté divine. Bénédictin avant tout, il a toujours gardé, dans sa vie très accaparée par les soucis temporels de chef d'état européen et arbitre des conflits autant que par sa charge spirituelle, le mode de vie bénédictin.

Très généreux pour les autres, il ne se nourrit, lui, que de mets ordinaires et couche tout habillé sur un lit très dur. Il jeûne deux ou trois fois par semaine et surtout, passe beaucoup de temps en prière. Très humble, il se confesse chaque jour avant de dire sa messe.

N'acceptant aucun présent pour lui-même, il multiplie les aumônes et passe sa vie à subvenir aux besoins, non de sa « clientèle », mais des plus pauvres. La famine se faisant sentir à Rome, il acheta du blé et le fit distribuer aux Romains qu'il nourrit jusqu'au temps de la moisson. Il fit de même pour Avignon et pour Mende.

Par petites touches et non sans une pointe d'humour -comme l'atteste sa volumineuse correspondance- plus que par grands décrets, il réforme sans faiblesse les mœurs et coutumes relâchées de son temps.

Soucieux d'étendre la foi à tous les hommes, il fit connaître et aimer le nom de Jésus-Christ bien au-delà des frontières de son temps.

Le premier, il eut le grand mérite de chercher à rétablir le trône de Pierre à Rome et pour cela il entreprit une dure reconquête militaire et spirituelle. Mais trois ans passés à Rome ne suffirent pas à y rétablir durablement l'ordre et à l'automne 1370, se sentant malade et proche de sa fin, il craignit que le prochain conclave fût à nouveau l'otage de rivalités de clan dans un climat d'émeutes et il choisit de regagner Avignon pour garantir un climat serein et indépendant à l'élection de son successeur.

L'avenir semble lui avoir donné raison puisque son successeur, Grégoire XI, soucieux lui aussi, de rentrer à Rome y retourna. Malheureusement à sa mort, ce qu'avait redouté en son temps Urbain V arriva : l'élection pontificale eut lieu dans un climat de violences, d'émeutes et d'intimidation et le nouveau pape fut très vite contesté ; un nouveau conclave lui opposa un autre pape, et ce fut le début du grand schisme d'Occident qui dura trente trois ans et anéantit une bonne part de la tâche réformatrice d'Urbain V.

Toujours est-il qu'en décembre de cette année 1370, après plusieurs semaines de grandes souffrances, il rendit son âme sainte à Dieu d'une façon qui édifiât les fidèles.

Aussitôt après sa mort les miracles se multiplièrent sur sa tombe et il fut très vite l'objet d'un culte général. Cinq ans plus tard, le roi de Danemark Waldemar, le premier, demanda au pape Grégoire XI sa

canonisation. Peu après, le roi de France, Charles VI, le roi de Naples, le duc de Berri, le duc de Bourgogne, les archevêques d'Arles, d'Aix et d'Embrun, les évêques de Marseille, de Viviers de Mende et de Rodez, et d'autres encore présentèrent la même requête. Un procureur de la cause, Pierre Olivier, licencié en droit et chanoine d'Aix, fut nommé procureur de la cause. Hélas, le grand schisme d'Occident survint qui désorganisa toute la vie de l'Eglise et fit tomber dans les oubliettes cette cause si bien partie.

Néanmoins, un culte fut rendu et autorisé de façon continue notamment dans les diocèses de Marseille et d'Avignon. Il était fêté dans la liturgie le 19 décembre et aujourd'hui le 6 novembre. Il fut enfin béatifié par le pape Pie IX le 10 mars 1870.

Aujourd'hui, son procès en canonisation est demandé par une association créée par le descendant du frère d'Urbain V et habitant encore sa maison natale en Lozère⁴, le marquis de Laubespain. Cette entreprise est encouragée par les évêques de Mende, Avignon, Marseille, Albi, de Toulouse et de Cracovie (en souvenir de l'université qu'il y a créée) et par de nombreux Pères Abbés bénédictins, à commencer par l'Abbé Primat, le T.R.P. Notker Wolf, en résidence à Rome. Tous ceux qui seraient intéressés par cette grande figure de l'Eglise sont invités à adhérer à cette association.⁵

Claire de Gatellier

⁴ Classée Monument Historique en 1984

⁵ Associations des Amis du Bienheureux Urbain V – château de Grizac – 48220 Le Pont de Montvert. Cotisation 10 euros.